

CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU 12.					
PAR RICHARD PÈRE ET FILS,					
Ingénieurs-opticiens, brevetés, quai St-Antoine, 11.					
HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENTS.	CIEL.
6 heures du mat.	4 degr. dessus zéro.	85 degrés.	27 ponce.	Sud.	
SOLEIL.			LUNE.		
Lever.	Midiv.	Couch.	Phases.	Age.	
7 heures.	11 heures.	4 heures.			
21 m.	44 m.	17 m.	34 m.		

Le CENSEUR ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues, et dont les auteurs se font connaître de la Rédaction.

Lyon, 12 novembre 1839.

SOCIÉTÉ DE PATRONAGE

POUR LES JEUNES ENFANTS PAUVRES DE LYON.

Si la naissance de l'ordre maçonnique ne remonte pas à l'origine des temps, au moins retrouvons-nous dans la tradition historique des époques les plus reculées les signes de son existence et de son action sur le développement progressif des sociétés. Le dévouement à la cause sacrée de l'humanité, la fraternité, l'amour de la liberté étaient son dogme; et ce dogme, sorti invisible et fort du sein des catacombes, ses premiers autels, bientôt couvrit la terre de ses nombreux sectateurs. La maçonnerie eut aussi ses martyrs, car elle s'était élevée en haine de ces monstrueuses tyrannies qui ceignaient de tortures le front de la pensée humaine et se maintenaient sur leurs trônes par la suprême loi du gibet. Mais toute puissance est éphémère qui lutte contre la raison des peuples, et se heurte sanglante à leurs providentielles destinées; et l'ordre maçonnique victorieux, traversé les temps et dressé parmi nous ses temples à la face du soleil.

Cependant, nous devons le dire, cet ordre ne fut pas toujours à la hauteur de sa mission; il a eu ses époques stériles et ses jours d'une vie égoïste, personnelle, pendant lesquels il avait perdu le sentiment et la science de son but, et semblait n'avoir plus qu'à s'ensevelir, infirme et usé, dans le souvenir d'un utile et glorieux passé.

Ce que nous venons de dire sur la maçonnerie en général, s'applique nécessairement aux loges maçonniques lyonnaises; mais nous sommes heureux de les voir enfin sortir de leur état presque complet d'immobilisme, et signaler la réintégration de leur ordre dans le mouvement humanitaire par un acte de haute justice et de réparation sociales, car c'est ainsi que nous qualifions, dans les résultats de sa prochaine réalisation, le projet qu'elles viennent d'adopter unanimement sur la présentation d'un membre de leur ordre.

En effet, nos institutions et nos lois, si ingénieuses et habiles à réprimer et punir, sont impuissantes à prévenir et remonter du mal à ses causes. Tant que la misère et les vices qu'elle entraîne à sa suite n'ont pas dégradé et plongé dans la carrière du crime l'enfant du pauvre, tant que les portes de la prison ne se sont pas ouvertes et fermées sur lui, elles n'ont garde, ces institutions, de l'entourer de leur sollicitude; elles attendent qu'il soit flétri! Et alors, mais seulement alors, elles songent à le moraliser, l'instruire et le doter d'un état: la flétrissure est devenue un privilège! Quelle désolante et cruelle anomalie!

Mais aussi quelle grave et solennelle accusation contre l'insouciance et l'impéritie de nos législateurs que ce concours de judicieux et nobles élans par lesquels la société tend incessamment, sans nul aide, ni secours, ni lumières de leur part, à entrer dans la voie des réformes dont elle sent aujourd'hui si impérieusement la nécessité! Et de quelle preuve plus évidente aurait-on encore besoin pour reconnaître que le temps approche où la puissance d'action devra s'allier aux forces vives, intelligentes et bonnes de cette société pour la diriger dans sa marche progressive, au lieu de se tenir en dehors du mouvement et d'user imprudemment ses moyens à l'enrayer?

Le temps actuel a ceci de remarquablement significatif que nous voyons, à mesure, échouer toutes les manœuvres libérales qui ont pour but de nous maintenir en un état extrême et permanent de lutte et d'individualisme, et les

hommes de positions, de croyances et de religions diverses s'apprêter en des accords partiels, par des actes sociaux éminemment progressifs, à l'accord supérieur et intégral de toutes les forces humaines, à la solidarité entre tous.

Tel sera, en définitive, le fruit des nombreux efforts qui s'accomplissent en faveur des classes laborieuses et pauvres sur qui pèsent presque toutes les charges, tous les devoirs, toutes les peines! Elles doivent enfin récolter en échange autre chose que la misère et l'humiliation; trouver dans une organisation du travail plus parfaite, équitable dans la répartition de ses fruits, la garantie certaine d'une sérieuse et fructueuse participation aux bienfaits de l'éducation et de l'instruction que tous ces généreux efforts tendent à établir et généraliser. Laissons donc avec confiance sa priorité sur l'autre à l'un de ces deux grands faits caractéristiques de la réforme sociale et humanitaire que notre époque et notre pays sont appelés à inaugurer dans un avenir que nous croyons prochain, car ils sont inséparables de leur nature, et leur légitimité en assure également le triomphe.

Telles sont aussi, ce nous semble, les vues larges et profondes qui ont passionné les loges maçonniques de Lyon pour la fondation de la société de patronage des jeunes enfants de la ville et des faubourgs. Elles comptent nombreux dans leurs rangs, des hommes de bien, des penseurs et des philosophes forts de cœur et d'intelligence qui devaient enfin les entraîner sur ce terrain d'une haute et bienfaisante philanthropie.

La maçonnerie, on le sait, s'étend sur nous comme un immense réseau, et il est peu de villes en France où elle n'ait porté ses ramifications, organisé régulièrement ses travaux, et, comme elle est d'autre part, au sein des populations, un corps d'élite régi par la même loi, vivant de la même vie intellectuelle et poursuivant le même but, l'œuvre dont elle vient parmi nous de prendre l'initiative nous paraît d'une grande portée; elle répandra sur l'ordre entier sa providentielle contagion, et, pour nous servir de sa langue, sur le monde profane où nous espérons qu'elle rencontrera aussi de nombreux adhérents.

Dans l'ordre des palliatifs déjà créés, dont l'application et le succès ont payé les auteurs de leurs généreuses intentions, la fondation de cette société de patronage est le premier qui ait été conçu largement et aussi complètement qu'il puisse être pratiqué dans notre milieu social en travail de transformation. Nous en avons les statuts sous les yeux, et ce n'est point légèrement que nous lui attribuons ce caractère de haute supériorité.

En effet, une fois admis par la société de patronage, dont l'une des pensées principales est de concilier les prérogatives de la famille avec le noble but qu'elle s'est proposé, le jeune protégé (1) sera entretenu à ses frais; elle le suivra pas à pas dans le développement de sa nature, de ses facultés, de ses sentiments et de ses besoins. A chacun la société donnera un second père, dont la libre et vigilante sollicitude veillera sur sa santé, le placera enfant dans les salles d'asile, puis dans les écoles mutuelles, dans les ateliers d'apprentissage, au collège celui que ses facultés rendront apte à un enseignement supérieur; enfin, elle l'établira et le dotera s'il se marie sous ses auspices protecteurs.

Ainsi, en même temps que l'enfant du pauvre sera arraché par la puissance de cette institution toute paternelle au fatal lot d'ignorance, de misère et de dépravation obli-

(1) La société admettra les enfants de l'âge de quatre à dix ans.

Aussi, tour à tour, il traite les questions dont la solution importe à la démocratie; il passe en revue nos institutions, suit les lois dans les modifications que leur font subir les caprices des puissants, et montre comment, dans l'application du droit naturel, les grands principes de justice et de liberté ont été éludés. Jury, presse, élections, chaque garantie civique a sa page d'histoire et de critique.

L'Almanach populaire a compris que c'était un devoir qu'instruire le peuple. Le moraliser importe certes, mais il y a moins à faire de ce côté. Donc son but est d'instruire.

Pourquoi à l'homme du peuple tous les besoins sans jouissance, tout le labeur sans salaire proportionné?

Pourquoi au fils de l'homme du peuple pauvre et ignorant hérité de misère et de crétinisme?

Pourquoi la fille du peuple, jouet qu'on se passe de main en main, finit-elle souvent par expirer au coin de la borne?

En naissant, pourquoi râler?

La science est le partage des riches et des puissants, car la richesse qui limite les droits implique chez nous la puissance; ceux-là manquent de moralité. La moralité est l'apanage du peuple, mais ses yeux n'ont jamais supporté l'éclat du rayon de l'intelligence, mais sa main n'a jamais manié qu'un outil; elle ignore jusqu'au poids de ce sceptre bourgeois qu'un certain nombre tient d'après patente. Et ce qu'il faut bien observer, c'est qu'aidée de la science la richesse du dissolu a double force, tandis qu'ignorante la moralité du travailleur lui est doublement préjudiciable. A quoi lui servira-t-elle, en effet? à le faire s'égarer dans les chemins que la mauvaise loi lui tracera, à être l'instrument des exploités.

C'est donc au défaut d'instruction que nous devons attribuer en partie notre longue servitude et nos progrès lents dans la réforme. Qu'appelons-nous temps barbares? des siècles de ténébre et de fers! Aujourd'hui la pensée d'émancipation élargit tous les cerveaux; il y a de ces choses qui sont triviales, mais dont l'extrême justesse rend utile la redite: aujourd'hui chacun

gées sous l'empire duquel il naît et s'avance dans la vie, la position de ses parents sera notablement améliorée; peu à peu se fondront dans l'accord d'une religieuse fraternité des luttes qu'engendrent et perpétuent entre les classes la richesse des uns et la misère des autres, le bon ton et la grossièreté, la fierté et l'humiliation qui les distinguent et les séparent.... Honneur donc aux fondateurs de la Société pour le patronage des enfants pauvres de notre cité! car leur œuvre est plus qu'un palliatif, elle est une belle et bonne pierre apportée pour l'édifice nouveau sur le terrain de la réforme sociale.

Lyon est la ville aux pénibles labeurs, mais aussi la ville où fructifie toute idée grande et généreuse. Ainsi, nous espérons que celle à laquelle nous apportons en ce moment notre concours y jettera de profondes racines, et, dans un prochain avenir, assurera à ses réalisateurs, les loges maçonniques lyonnaises, la gloire du succès, et à son auteur, ainsi qu'il l'a si simplement exprimé, la satisfaction d'avoir fait du bien, puisqu'il en aura fait faire (1).

R. C.

BANQUES D'AMÉRIQUE. — SUSPENSION DE PAIEMENTS.

La suspension de paiements des banques américaines a produit une vive sensation à Paris; elle sera bien plus profonde encore à Lyon. L'épée de Damoclès est encore une fois suspendue sur notre industrie. A la vérité, la banque de New-York a fait face à l'orage; elle continue ses paiements, et c'est avec cette place que nous avons les rapports commerciaux les plus étendus. Mais, après avoir soutenu le premier choc, ne sera-t-elle pas aussi forcée de suspendre?

Il faut bien le reconnaître, depuis quelques années, les crises financières et commerciales se succèdent avec une effrayante rapidité. On calculait jusqu'à présent qu'elles surgissaient à peu près de sept en sept ans; maintenant elles apparaissent plus fréquemment.

En 1837, nous avons été horriblement maltraités par une crise qui a duré près de six mois, et nous n'avons pas encore traversé l'année 1839, que nous sommes à la veille d'une situation fort déplorable. Des faits aussi alarmants et aussi graves font réfléchir tous les esprits; ils indiquent naturellement que le commerce a une base fautive et dangereuse, que la liberté illimitée a ses périls et ses déceptions; elle vaut mieux sans doute que le monopole, mais elle ne vaut pas un ordre rationnel et limité.

Aux crises industrielles se rattache l'existence des populations. Conçoit-on qu'elles puissent être ainsi livrées aux chances de la misère? conçoit-on qu'il puisse dépendre de quelques lous-cerviers de les mettre aux prises avec la faim? Voilà où nous en sommes, et le mal, au lieu de diminuer, semble grandir chaque jour.

Les économistes de notre époque ont émis des doctrines fallacieuses; il ont prêché avec un cynisme révoltant qu'il fallait toujours produire sans se préoccuper des résultats définitifs du mouvement de production; ils n'y ont attaché aucune restriction, et voilà qu'en tous sens on a poussé à la production, pensant que là où il y avait force productive il y avait aussi force absorbante: c'est une erreur. On a voulu, pour accélérer la production, donner au crédit des bases

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que des cahiers de souscriptions sont déposés chez MM. Gros, rue Lanterne, 14; Godemard, rue Saint-George, 43; Bertholon, rue Sainte-Marie, 4; Bergier, cours Bourbon, 11, et dans les bureaux de notre journal, où nous continuerons à recevoir les souscriptions des personnes qui voudront prendre part à cette œuvre importante. — Le prix annuel de la souscription est fixé à 10 fr. On souscrit pour cinq ans.

sent que le développement du front n'est pas moins nécessaire que celui des épaules.

Le peuple, s'il prétend au libre exercice de ses droits, doit donc s'instruire; s'il ne le fait pas, il n'est plus peuple. Car le peuple est la réunion de tous les hommes qui accomplissent honnêtement leur œuvre manuelle ou intellectuelle, gens de travail, gens de morale, gens de progrès. Ce peuple a la volonté, mais souvent lui défont temps et instruments. Que si les premières notions lui sont acquises, l'esprit d'appréciation lui manque. Le jugement ne s'acquiert qu'à la longue, et les impressions d'une première lecture peuvent le fausser dès l'abord et l'empêcher d'arriver à maturité. Il importe que le peuple ait sa bibliothèque. Puisque, l'association interdite, la pensée ne peut plus tonner des rochers prolétaires, il importe qu'elle émane du livre, que la plume la promulgue; il faut conter au peuple ses souffrances dans son langage, écrire sur un grabat et avoir faim en écrivant. Déchirez hardiment le bandeau qui couvre la société, exposez nues ces hideuses plaies qui la rongent: — corruption, ignorance; — appliquez vigoureusement le remède qui seul peut la sauver, — l'instruction, — et vous arriverez à l'entière guérison: — l'aptitude de tous à tout.

Ces réflexions nous sont suggérées par l'Almanach populaire dont elles résument l'esprit. Protestant sans cesse au nom d'une majorité qui souffre contre une minorité qui abuse, écoutez-le qui crie depuis sept ans:

— Peuple, fortifie ton esprit, lis, pense, travaille, cultive ton intelligence. C'est un champ fertile, et la bonne parole est un grain d'or. La science conduit à la liberté; elle facilite les rapports entre les hommes, rompt les serviles liens d'égoïsme qui les tenaient captifs et les conduit à l'amour de la justice, à la haine du mal, à la fraternité.

Voici un petit livre que nous t'apporterons tous les ans. Ce n'est que l'A B C de la science et de l'art; mais il faut que tu épèles avant de lire couramment, et tu ne peux pas encore commenter. Viens à notre école, nous avons le zèle, nous avons

ALMANACH POPULAIRE DE LA FRANCE (1840).

Depuis tantôt dix ans que se réorganise largement la démocratie en France, et que la pensée et l'action protestent contre l'inertie du pouvoir, le soldat et l'écrivain populaires n'ont jamais fait défaut à leur cause. La loi sur les crieurs publics, les droits de timbre, le cautionnement, les amendes d'un côté, de l'autre les saisies, ont entravé bien des bonnes volontés que la lutte n'a pas pu cependant anéantir. La guerre s'est toujours portée sur les mêmes champs de bataille; en attendant le combat définitif, les escarmouches sont fréquentes, et à mesure que le pouvoir répressif croît en peur et en injustice, le radicalisme grandit en force et en droit. Le baïllon comprime difficilement les bouches françaises, nous pousserons toujours notre cri; non pas le cri de détresse du pilote qui sent le gouvernail se dérober dans ses mains devenues trop faibles pour résister à la tempête; mais le cri d'avenir du mousse qui, de la plus haute vergue, a distingué la côte noyée dans les brumes. Terre! et cent voix sur le pont ont répété: Terre! Qu'une tourmente empêche le vaisseau d'aborder, cela est possible; mais l'obstacle sera vaincu, et bientôt les matelots replieront les voiles dans le port, en dépit du vent et du flot impuissants désormais.

Ce cri, l'Almanach populaire le pousse depuis sept années; il salue toujours le rivage dont la tourmente l'éloigne, et sa voix, que tous les rochers renvoient en échos, domine les bruits de la mer et des cieux.

Liberté, moralité, progrès, telle est la devise des rédacteurs de ce petit livre, qui, prêchant et moralisant, s'est placé en première ligne par son intrépidité et son dévouement.

Liberté, c'est-à-dire défense de tous nos droits conquis, initiative pour tous nos droits à conquérir.

Moralité, c'est-à-dire enseignement des devoirs humains et sociaux.

Progrès, c'est-à-dire impulsion donnée aux sciences et aux arts, afin de lier, de coordonner tout, droits et devoirs, hommes et choses.

immenses; mais la diffusion des produits, leur placement n'a jamais été organisé. De là les catastrophes, de là aussi naîtront un jour, si on n'y prend garde, des luttes terribles; et tandis que l'Amérique est ébranlée par la suspension de paiements de ses banques, l'Angleterre voit le parti chartiste, qui représente l'intérêt des travailleurs, se produire sous une forme redoutable: aux pétitions ont succédé les réunions menaçantes, et aux réunions succèdent les prises d'armes. L'Angleterre est le pays qui a le plus exalté la maxime du laissez-faire laissez-passer.

On lit dans le National :

D'après les nouvelles apportées par le bateau à vapeur le *Liverpool*, parti de New-York le 19 du mois dernier, la banque des Etats-Unis, toutes les banques de la Pensylvanie, la plupart de celles des états du Sud et de l'Ouest ont été forcées de suspendre les paiements en espèces. Le marché américain va se trouver livré une fois encore aux mouvements désordonnés qui l'ont agité en 1816, 1817 et 1837. Ce résultat, du reste, n'a rien de bien surprenant, et s'explique facilement pour tous ceux qui ont suivi avec attention la marche de ces banques depuis deux années. Dans un pays comme les Etats-Unis, il faut être ou négociant ou banquier; vouloir cumuler les deux professions, quand chacune d'elles en particulier exige un degré de prudence et d'activité dont on peut se faire difficilement une idée en Europe, c'est courir d'une manière presque certaine à sa perte. Or, la banque des Etats-Unis et les banques du Sud et de l'Ouest s'étaient toutes engagées dans de vastes opérations sur les cotons dont le succès était au moins fort douteux dès le commencement. La première de ces institutions s'est déjà trouvée, il y a six ou huit mois, par suite de ces fausses spéculations, compromise pour des sommes considérables; et c'est à ce motif qu'il faut attribuer la retraite, si peu comprise jusqu'à présent, de M. Biddle.

La suppression du commerce de l'opium, les envois considérables de numéraire qu'il a fallu faire en Angleterre, sont entrés pour beaucoup sans doute dans cette calamité; mais c'est surtout aux opérations dont nous venons de parler, et que, depuis long-temps, nous avons eu plus d'une fois occasion de signaler en les blâmant, qu'il faut attribuer l'origine du mal. Les banques de l'état de New-York, celles du Nord et de l'Est ont résisté au contre-coup de cette catastrophe. Nous ne pensons pas cependant, comme certains journaux américains, qu'elles puissent continuer long-temps encore leurs paiements en espèces. Obligées de suffire seules aux demandes de l'Angleterre et à celles des banques de la Pensylvanie, qui ne manqueront pas sans doute de réunir le plus de leurs billets qu'elles pourront, elles verront bientôt leurs coffres s'épuiser. Nous croyons en même temps qu'il ne faut pas, comme cela est arrivé à Londres, s'effrayer outre mesure de cette nouvelle suspension de paiements. Les Etats-Unis nous ont prouvé assez souvent qu'ils avaient l'énergie et l'élasticité nécessaires pour se relever d'une pareille chute, et assez de richesses enfouies dans le pays pour compenser les pertes qu'ils font momentanément éprouver à notre commerce. La prudence servira, dans les circonstances actuelles, beaucoup mieux que la peur.

Il est à remarquer que, dans cette crise, les banques de l'état de New-York n'ont pas succombé avec celles des états voisins, bien que depuis dix-huit mois une loi ait accordé à tous les citoyens de cet état le droit d'établir des banques.

On lit dans le Journal du Peuple :

Nous semblons toucher au moment où, si chaleureusement secondés dans nos plaintes par nos confrères du *National*, du *Censeur de Lyon*, du *Progrès du Pas-de-Calais*, de la *Sentinelle picarde*, du *Progressif de Limoges*, etc., les délégués politiques de Doullens vont voir alléger les rigueurs dont ils ont jusqu'à présent été victimes.

Le bruit de la marche d'Ibrahim avait jeté l'effroi dans le divan; d'après les dernières lettres de Constantinople. On prenait à la hâte des mesures qui probablement n'auraient point arrêté le mouvement du pacha. Mais il paraît que les Egyptiens se sont contentés de prendre quelques positions nouvelles, et les alarmes causées par les premiers rapports se sont calmées.

On lit dans le Journal de Paris :

On disait hier soir, mais nous espérons que c'est là une de ces nouvelles que l'on fait en l'absence d'arrivage de bâtiments que les vents retiennent dans la Méditerranée, on disait que la frégate la *Belle-Poule*, qui porte M. le prince de Joinville, avait échoué en doublant le château des Dardanelles.

Cette nouvelle d'ailleurs ne serait venue que par la voie de Trieste.

On lit dans le Moniteur parisien :

Une grande amélioration semble devoir être prochainement

apportée dans la nourriture de nos troupes. Le ministre de la guerre vient de décider que dans la province d'Alger le pain sera fabriqué, à titre d'essai, avec des farines blutées à 15 pour cent.

Le blutage des farines à dix pour cent seulement, tel qu'il a lieu aujourd'hui, laisse dans la farine le gros son dans une proportion trop considérable, et donne au pain de munition moins de qualité nutritive et un aspect désagréable. Par le nouveau blutage, la presque totalité du gros son disparaît, la nuance est sensiblement modifiée, et toute tentative de fraude devient impossible à dissimuler.

Des épreuves répétées ont eu lieu dans plusieurs manutentions et avec des blés de toutes provenances: le ministre en a examiné les résultats obtenus, et c'est après avoir acquis la conviction que le pain, ainsi amélioré, aurait une influence salutaire sur la santé des troupes, qu'il s'est déterminé à l'adopter en Afrique, avec le désir d'en généraliser l'usage en France.

Une réunion nombreuse et choisie assistait, samedi soir, à la séance d'improvisation donnée par M. Regaldi dans la salle de l'hôtel Saint-Nizier. L'effet produit par ce jeune poète a été extraordinaire, et a de beaucoup surpassé l'attente générale.

En effet, M. Regaldi s'écarte en tout point de la route suivie par ses prédécesseurs; il ne fatigue point par un chant cadencé et monotone; il déclame avec une si grande vérité d'expression, sa voix est si vibrante, ses gestes sont si éloquents, que l'émotion était peinte sur tous les visages. Les personnes auxquelles la langue italienne n'est pas très-familière subissaient l'ascendant du poète, et applaudissaient avec le reste de l'auditoire.

Le langage du jeune barde a été tour à tour tendre, pathétique, impétueux, suivant l'exigence des situations. Dans l'*Arpa*, nous avons cru voir le roi-prophète, le front courbé et l'âme déchirée par les remords, chercher un soulagement à ses tristes pensées dans les accords de cet instrument qui lui arrachait de douces larmes. Nous regrettons de n'avoir pu saisir les derniers vers de ce morceau qui nous ont paru admirables.

Dans le sujet tout français de *Jeanne d'Arc*, il nous a transportés au milieu des combats, et nous a fait entendre les accents les plus patriotiques; l'auditoire transporté a interrompu par de bruyants applaudissements.

Dans la trahison de Maroto, le poète a su écarter toute couleur politique et a seulement flétri courageusement cette plaie de nos temps.

Les pensées de Shakspeare et d'Alfieri sur la mort de César ont été rendues par M. Regaldi par des vers dignes de ces deux poètes.

On ne pouvait mieux exprimer l'acte de César qui, en apercevant son fils parmi les agresseurs, se couvre de son manteau et n'oppose plus aucune résistance en disant à Brutus: *Tu pure ô figlio!* (toi aussi, mon fils!)

Et la réponse de Brutus:

*Io figlio tuo? Figli ha tirrano
Son figlio è ver, ma figlio son di Roma!*

Moi! ton fils! Un tyran n'a point d'enfants!
Je suis fils, il est vrai, mais de Rome seule!

M. Regaldi a traité ensuite le sujet de Dante exilé dans un sonnet à rimes obligées que le public lui avait donné et qu'on lui a fait répéter.

Le *Tasse en prison*, où il a intercalé trois vers des quatre qui lui avaient été donnés, sur ce sujet connu, sur celui de la trahison de Maroto, il a évité toute allusion politique en s'abstenant d'intercaler le quatrième vers:

Sol osi ire disfare un popol fato.

La séance a été close par un sonnet qui résumait tous les sujets traités dans la séance et avec les rimes les plus bizarres qu'on puisse imaginer.

Nous espérons que l'accueil fait à M. Regaldi par le public lyonnais l'engagera à se faire entendre encore une fois avant son départ pour Paris où l'attendent de nouveaux succès.

M. Théodore Labarre vient d'arriver à Lyon, où il se propose de se faire entendre. Ce célèbre harpiste, l'auteur des *Deux Familles*, est accompagné de Mme Labarre qui, dit-on, possède une fort belle voix de contralto.

Paris, 10 novembre 1839.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Le gouvernement a fait publier hier au soir, à l'occasion des affaires d'Espagne, la dépêche télégraphique ci-dessous :

« Bayonne, 9 novembre, 9 heures 1/2.

Le général commandant la 20^e division militaire, à M. le ministre de la guerre.

» Le 30, le quartier-général d'Espartero était à Lasparas; les autres divisions de l'armée du Nord à Bovon et

de cœur, hommes d'intelligence. Le moi insolent est banni; c'est une œuvre collective.

Le reproche de vénalité imputé à l'*Almanach populaire* tombe de lui-même, et ce petit livre a toujours glissé entre tous les contrants de l'agiotage commercial sans y toucher. Seule la conscience a été le rouage qui a mis en mouvement ses rédacteurs; ils appartiennent à toutes les classes de la société. Cette société n'a pas été, dans le manifeste populaire, représentée par quelques écrivains; elle l'a été par des hommes occupant toutes les positions. Ce n'est pas une tendance isolée; c'est un vœu général. Ouvrez le livre: le prêtre collabore avec le député, les représentants ici-bas de la loi divine et de la loi humaine; le médecin écrit à côté de l'avocat, ceux que la société a commis à la garde de la vie, de l'honneur, de la propriété des citoyens; le poète chante tandis que le savant expérimente; le publiciste donne la main au prolétaire; tous deux sont l'expression de la souffrance soit morale soit physique; et tandis que l'artiste taille ses crayons, des femmes viennent aussi apporter en commun leur tendresse et leurs lumières.

La Mennais, à qui nous devons de si beaux chapitres dans la bible de la liberté, a écrit pour l'*Almanach* un de ces articles pleins de majesté et de terreur; poète, historien, philosophe, il passe en revue l'histoire des peuples qui se sont succédé sur le globe et il montre la justice de Dieu écrasant les pouvoirs humains à chacune de leurs grandes erreurs. Sardanapale s'enivre; le Juif adore le veau d'or; la Grèce divinise Aspasie; cette série de turpitudes qu'on nomme empires salit l'univers de ses saturnales; à de rares exceptions, sauf deux races, un bouef est l'image des rois fainéants qui gouvernent la France; la féodalité nous entre ses mille ongles dans la gorge. L'état c'est moi! dit Louis XIV; un boulet jette sur le trône un soldat qu'un boulet mendié en chasse; des pavés en finissent avec la Restauration. Chacune de ces époques finit dans de terribles convulsions. Et quel style plus capable de chanter leur épouvantable agonie! A chaque ruine ces mots funèbres revien-

Alcoriza; celles de l'armée du centre à Fortanète et Mosqueruela.

De la situation des villages mentionnés dans la dépêche précédente, il résulte que le général O'Donnell, commandant l'armée de Valence ou du centre, s'est établi à deux lieues de Cantavieja, et que le maréchal Espartero, avec l'armée du Nord, s'avance dans la direction de Morella, dont il n'était plus éloigné que de quatre lieues. Ainsi les deux grandes forteresses de Cabrera vont se trouver bientôt serrées de près. La crise finale approche.

— Le *Courrier français* annonce aujourd'hui que le bruit s'est répandu hier à la Bourse que les principaux banquiers de la capitale s'étaient réunis chez M. de Rothschild par suite des nouvelles des Etats-Unis, mais que rien n'a encore transpiré du résultat de leur délibération.

— On nous assure que la blessure faite à M. Van Amburgh par un de ses lions s'étant envenimée, l'amputation a été jugée nécessaire, et qu'on vient de la pratiquer.

Nous aimons à douter encore de ce triste dénouement, mais, s'il a eu lieu, peut-être la police jugera-t-elle enfin convenable de défendre à l'avenir ces sortes de spectacles qui émeuvent les sensations du peuple, et le laissent ensuite froid et indifférent dans les théâtres où les bêtes fauves ne sont pas admises.

— Il n'a rien moins fallu qu'une injonction formelle de M. le ministre de la justice pour empêcher le parquet de Paris de saisir encore cette année l'*Almanach populaire*. La loupe du réquisitoire s'était déjà exercée sur ce petit livre, et l'ordre de saisie allait être délivré lorsqu'est arrivé une lettre de M. le garde-des-sceaux dans laquelle il déclarait que, lecture faite de l'*Almanach*, il ne lui paraissait pas possible d'obtenir contre cette publication un verdict de culpabilité.

M. le procureur-général a dû alors s'abstenir et reléguer dans ses cartons un exemplaire annoté qu'un de nos amis a vu entre ses mains et qui semblait déjà promettre un magnifique réquisitoire.

Il y a aujourd'hui quinze jours seulement que l'*Almanach populaire* a été mis en vente, et déjà le placement de 27,000 exemplaires est assuré. Il y a, dans l'histoire de la librairie, très-peu d'exemples d'un pareil succès.

On lit dans le Courrier français :

M. Dufaure s'est rendu aux observations de la presse. On assure que la commission des chemins de fer doit se former en comité d'enquête pour entendre, sur certaines questions spéciales, des économistes et des administrateurs; mais l'enquête se fera, dit-on, à huis-clos. Le ministère n'est pas préparé à une publicité qu'il craint de trouver trop prématurée, et ne veut pas mettre tout le monde dans la confidence de ses tâtonnements.

Voici la liste des pairs décédés depuis la promotion du 3 octobre 1837 :

MM. le général Bordesoulle, général Mathieu Dumas, général Danremont, comte Clément de Ris, comte Reinhard, baron Sylvestre de Sacy, marquis d'Osmond, marquis de Catellan, prince de Talleyrand, général Haxo, président Cassaignole, comte d'Angosse, comte d'Hunolstein, duc de Laforce, maréchal Lobau, duc de Choiseul, comte de Montlosier, comte Christian de Nicolai, comte de Durfort, général Lallemand, marquis de Sémonville, duc de Bassano, comte de Vogüé, baron Alex. de Talleyrand, comte de Vaubois, de Prony, comte de Labriffe, Deforest de Quartdeville, général Bernard. En tout, vingt-neuf.

Voici la liste des pairs nommés depuis la même époque :

MM. le baron Rohault de Fleury, vicomte de Jessaint, baron de Saint-Didier, amiral Rosamel, vicomte Schramm, Gay-Lussac, de la Pinsonnière, duc de Laforce, baron Dupont-Delporte, baron Nau de Champlouis, Maillard. En tout, onze.

On lit dans le National :

Un journal dynastique, le *Courrier français*, publie ce matin l'article ci-dessous que nous reproduisons dans toute son étendue, parce qu'il est écrit par un témoin oculaire des faits qu'il dénonce, par un homme de talent et de science chargé d'une mission grave consciencieusement accomplie; parce que toutes les opinions patriotiques et sincères doivent s'unir pour sonner le tocsin quand il s'agit du dévouement, du sang et de l'existence de nos soldats, indignement gaspillés dans des intérêts directement contraires aux intérêts de la France :

«... nent comme un glas des morts : Laissez passer la justice de Dieu !

Oui, c'est la main de Dieu qui a déraciné ces trônes oppresseurs, c'est son souffle qui a balayé cette corruption; oui, c'est la main de Dieu qui ébranle et renverse, qui replonge les mondes dans le chaos pour que le *fiat lux* moral s'accomplisse. Que le ciel tonne ou le peuple, c'est toujours Dieu qui préside à l'orage : *Vox populi, vox Dei!* Et quand l'heure des siècles sonnera, lente, inexorable, les tyrannies épouvantées courberont la tête vainement; laissez passer la justice de Dieu !

A l'apôtre succède le pamphlétaire, Cermenin, cet autre Paul-Louis, qui n'est ni vigneron, ni ancien canonier à cheval. Ne demandez pas un liard de trop, mons Budget; dame Lise civile, ne venez pas effrontément tendre la main; il vous sait d'appétit glorieux et règle vos estomacs; bon gré mal gré il vous rogne la piton-tance. A quoi bon faire les gueux, l'un comme un lazzarone, l'autre comme une fille de Bohême? Sous vos habits d'emprunt il découvre la pourpre; il ne vous fera pas l'aumône d'un décade, à vous qui empilez million sur million. Heureusement le fouet de Timon retentit comme celui du portier des patriciens de Rome chargé d'éloigner les parasites. Arrière, mendiants! gare les jambes!

Les *Trois Justices*, de Martin de Strasbourg, amènent un accusé devant les jurés, les magistrats, les pairs. Il conclut pour l'accusé politique que la liberté, pleine devant le premier tribunal, se macule devant le second, s'annihile devant le troisième.

La conclusion est facile à tirer pour tous les arrêts rendus par la cour des pairs. La plume énergique d'A. Luchet nous retrace l'étudiant. Ce qu'il pourrait être, demandez-le aux hommes qui se sont consacrés pûrs depuis 1815, à ces jeunes gens, maintenant hommes, servés pûrs depuis 1815, à ces jeunes gens, maintenant hommes, qu'aimait Manuel. Demandez-le aux ventes de la charbonnerie; demandez-le aux barricades de 1830. Depuis, hélas! vous ne trouverez de réponse qu'à la table d'hôte ou bien à l'estaminet.... Point de découragement. C'est une couche mau-

DE LA SITUATION DE NOTRE ARMÉE EN AFRIQUE.

Nous avons à remplir un pénible devoir en exposant à nos concitoyens le déplorable état dans lequel se trouve l'armée française en Afrique. Quels que soient les débats qui puissent naître de nos révélations, nous n'hésiterons point, au besoin, à les faire entières et complètes, dans l'espoir que ce cri de détresse sera entendu, et que la France tressaillera de douleur et d'admiration en apprenant à quelles épreuves surhumaines on met chaque jour en Afrique vingt-cinq ou trente mille de ses enfants. Le mal nous a semblé tellement arrivé à son comble qu'il y aurait lâcheté à le taire, quand on l'a vu de près et qu'on n'est point tenu au silence par les convenances militaires. L'armée, en effet, ne doit pas se plaindre, même quand elle souffre; sa patience ne saurait être séparée de son courage, sans dommage pour elle-même et sans danger pour le pays. Mais il faut à son tour que le pays connaisse bien tout ce qui intéresse l'armée, car il a des devoirs à remplir avec elle, comme elle en a envers lui.

Eh bien ! nous le disons sans hésiter, dans toute la plénitude de notre indépendance civile, l'armée d'Afrique est aujourd'hui dans une situation indigne de la grandeur de la France et de la civilisation de notre époque. Elle endure en pleine paix des maux cent fois plus affreux que les horreurs de la guerre, et les épreuves qu'elle subit après tant de victoires sont beaucoup plus dures que les malheurs dont elle pourrait être affligée après une défaite. Le soldat ne meurt plus, comme dans les beaux jours, sous le feu de l'ennemi; il s'éteint peu à peu par pelotons, par compagnies, par bataillons, sous les attaques mortelles de la fièvre, de la fièvre qui le mine et dont on pourrait prévenir l'invasion. Des régiments presque entiers disparaissent sans avoir brûlé une amorce; les hommes passent, le nombre reste, et l'on croirait que personne n'est mort, tant le soldat est prompt à serrer les rangs et le recrutement à remplir les vides.

Cette funeste moisson d'hommes a surtout été immense en 1839. Nous savons les chiffres; nous n'osons pas les dire, de peur de soulever en France un cri d'effroi qui retentirait dans tous les cœurs, excepté dans le cœur de l'armée elle-même. Qu'il nous suffise d'affirmer qu'en moins de cinq mois tel bataillon de 600 hommes en a perdu 200, et en compte 300 de malades; que telle compagnie isolée a perdu les deux tiers de son monde, et fait le service avec le tiers restant, quand ce tiers n'a pas la fièvre, et qu'enfin nous avons vu des hôpitaux où l'on ne distribuait pas de boissons aux malades, faute de fioles ! Nous parlons d'hôpitaux; il n'y en a que deux vraiment dignes de ce nom en Afrique, l'hôpital du Dey, à Alger, et celui de Douera, dans la banlieue; les autres ne sont que des baraques construites en planches mal unies, où la chaleur pénètre pendant le jour et la fraîcheur pendant la nuit. Dans ces abris insuffisants, la plupart des soldats malades n'ont pas de lits, et ailleurs, c'est-à-dire en trop de lieux encore, ces malades couchent sous la tente, quelques-uns sur la paille, d'autres sur la terre nue. Enfin, chacun a pu voir dans Constantine même, dans une ville que nous occupons depuis deux ans, les malheureux soldats que M. le duc d'Orléans a fait relever dans une rue où ils gisaient par terre, sans autre enveloppe que leur capote et une couverture de campement.

Nous espérons sincèrement qu'aucune voix ne s'élèvera pour démentir ces faits déplorables. S'ils étaient contestés, nous prendrions à témoin de si terribles documents, qu'on nous dispenserait de les citer.

Nous soutenons donc simplement que l'armée d'Afrique manque des objets les plus nécessaires à la conservation de la vie du soldat, dans presque tous les camps et même dans certaines villes, comme à Constantine. Nous affirmons que dans les baraques servant d'hôpital, à Philippeville, par exemple, 950 malades occupaient naguère un espace à peine suffisant pour 300 hommes valides; qu'à Constantine, en ne comptant pas même les malades qui étaient étendus dans la rue, les autres étaient tellement pressés que les infirmiers pouvaient à peine circuler entre les lits pour leur donner à boire. On concevrait un tel encombrement après un assaut; mais après deux ans de conquête sur un point et neuf ans sur un autre, quelle excuse aurait-on à offrir pour justifier ce triste état de choses ? Nous avons vu des officiers qui n'avaient pas couché dans un lit depuis cinq ans, et qui manifestaient leur joie pour avoir enfin obtenu une baraque en planches.

Quiconque a passé une fois par le camp des Dix ou par celui des Thaumettes, sur la route de Stora à Constantine, n'oubliera jamais l'aspect sinistre de ces huttes en pierres sèches, recouvertes de broussailles, vrais repaires de lions qu'il a fallu abandonner, parce que tout le monde y mourait ! Et, certes, les soldats de l'armée d'Afrique ne sont pas des hommes ordinaires. On ne saurait se faire une idée de la trempe énergique de ceux de ces braves qui ont eu le bonheur de survivre aux atteintes du climat et aux privations qui les aggravent. On les croirait invulnérables, tant leurs travaux paraissent au-dessus des forces humaines. Il y en a qui dorment à peine une

nuit qui disparaît tous les jours, et demain on retrouvera, selon que le Dieu des batailles en décidera, des héros ou des martyrs. Voyez l'ouvrier; il étudie, bientôt il saura. Il n'est plus à la mamelle; ses membres croissent robustes, débarrassés des langes; il marche, il va courir... Eh bien ! l'étudiant subira aussi une transformation, son écorce se renouvellera. Il ne se laissera pas devancer par son époque, il aura la noble émulation de coopérer à l'œuvre régénératrice. L'exemple du travailleur le fera soutenir de sa mission, il changera de vie. Un jour viendra que, chez l'étudiant, il y aura moralité, et pensée chez l'ouvrier. Nous devons bien une tombe nationale aux généreux citoyens dont la mitraille d'un roi a jonché les rues de Paris en 1830. Cette tombe, Chapuys-Montlaville la creuse sous la colonne de Juillet. Et les mânes des héros des 27, 28 et 29 juillet planent au-dessus de la colonne érigée en souvenir du triomphe avec les mânes de leurs frères du 14 juillet 1789 qui sourient en disant : « Il n'y a plus de Bastille ! »

Hélas ! s'ils revenaient !... La fille du peuple orpheline, après les désespoirs de la solitude, les tortures de la misère, les angoisses du cœur, se suicide après s'être prostituée ou se consume de douleur. Sévère et touchante histoire que résument bien ces lignes si tristes et si vraies par lesquelles M. Pouchet termine sa nouvelle :

« On jeta dans le même trou les deux filles du peuple. La pensée religieuse se trouva d'accord cette fois avec celle du prêtre qui économisa une bénédiction, avec celle du fossoyeur qui économisa une fosse. »

Un appel au courage des artistes qui désespèrent a été fait par M. Clémence Lallier dans une nouvelle toute d'espérance et de foi. Oser c'est pouvoir souvent pour le vulgaire. Que sera-ce pour le génie ? Le génie ne meurt pas improductif; son sommeil n'est que momentané; le réveil est sublime. Semblable à la fleur qui ne retrouve plus ses petits dans l'antre, à chacune de ses illusions perdues, l'artiste revenu à lui rugit, s'élance, court, bondit; s'il les a ressaisies, il a retrouvé sa pensée, il revit à la

gnit sur quatre. Le matin, ils escortent les envois et la correspondance, et le soir ils vont en patrouille; dans le courant du jour, ils sont employés aux corvées du camp; ils n'ont pas un moment de repos. Le temps leur manque pour nettoyer leurs vêtements et leurs armes. On a vu un bataillon de 600 hommes, réduit en quelques mois à 82 hommes à peine valides, exécuter avec ces 82 hommes le service du bataillon tout entier. Aussi les pillards arabes, enhardis, viennent-ils voler des chevaux et des mules jusqu'aux portes mêmes et presque dans l'enceinte des camps. Rien n'est plus ordinaire que de rencontrer des chasseurs d'Afrique à cheval pendant quinze heures par jour. Les soldats du train eux-mêmes, ces souffre-douleurs de la paix et de la guerre, si utiles et si peu appréciés, meurent souvent à la peine en tête de leurs prolonges sans murmurer ni se plaindre. Pourquoi la France entière ne peut-elle voir défiler, par un soleil de 35 degrés, ces colonnes de fantassins amaigris et silencieux, la chemise ouverte, le petit shako rouge renversé en arrière et l'arme haute pourtant, comme si nulle puissance au monde n'était capable de faire fléchir leur courage !

Tous ces hommes de fer meurent néanmoins depuis quelque temps en Afrique d'une manière effrayante. Ils meurent, parce qu'on les emploie prématurément, et avant qu'ils soient acclimatés, aux travaux des routes, des camps et des marais. Ils meurent, parce qu'ils n'ont point d'abri contre les variations de la température, c'est-à-dire sur certains points pas de tentes, sur d'autres pas de lits, sur quelques-uns pas de paille. Ils meurent, parce qu'en tombant malades sous la triple influence du climat, du travail excessif et des privations, ils sont exposés soit à manquer de médicaments faute de fioles, soit à manquer d'air faute d'espace, soit même à manquer d'eau potable faute de sources ou de puits. Eh quoi donc la France qui veut garder Alger, la France qui compte 33 millions d'hommes et paie 1200 millions d'impôts, ne peut donc pas donner à ses soldats, dans une colonie où ils auraient besoin d'un peu de superflu, le strict nécessaire ! Quoi ! dans nos villes de garnison, où le ciel est doux et la caserne confortable, on ne refuse rien au soldat, et dès que ce soldat met le pied en Afrique, où le ciel est en feu, on lui retire tout, quand il faudrait tout doubler peut-être, rations, vêtements, abris et couvertures ! Mais nous n'avons pas d'argent, disent les administrateurs; demandez-en donc hardiment pour des besoins aussi sacrés, et surtout ne le détournez pas de sa destination ! Quand on vous le donne pour un hôpital, ne l'employez pas à des routes. Osez dire la vérité au pays et aux chambres. Ne soutenez pas, tête basse, comme des pauvres honteux, qu'on peut administrer l'Algérie, telle qu'elle est, avec 40 millions et 40,000 hommes. Demandez ce qu'il faut pour concilier les nécessités de la conquête avec les devoirs sacrés de l'humanité !

Le cinquième de l'armée d'Afrique a péri dans les hôpitaux ou sur la terre nue, depuis quinze mois. Les deux tiers de ce qui reste sont malades. Le tiers valide se compose de sept à huit mille athlètes indomptables, au cœur d'airain, sur qui ni les éléments, ni les maladies, ni le fer ennemi n'ont pu avoir de prise. Eux seuls font tout et suffisent à tout, en se multipliant d'une manière dont la parole humaine ne saurait donner une idée. Nous demandons une paille pour chacun de ces hommes quand ils sont valides, et un matelas quand ils sont malades. Ce présent sera accueilli comme un bienfait; la France le doit comme une justice. Nous demandons qu'on bâtisse des casernes dans les camps, comme celles qui s'élevaient à Coleah pour les zouaves. Nous souhaitons, quand on reprendra la construction des routes, qu'on cesse de les paver avec des ossements humains, ce qui s'obtiendra aisément en ménageant les forces des travailleurs. Enfin, nous désirerions qu'on pût estimer à un taux raisonnable la vie et la santé des hommes. Peut-être les chambres seraient-elles émuës de compassion, si on venait leur dire : « Nous avons perdu cette année pour cent mille écus, pour deux millions, pour trois millions cinq cent mille francs d'hommes. » Je suis sûr qu'elles accorderaient quelques fonds pour éviter à l'avenir de semblables pertes. Faute de pouvoir estimer ces pertes en écus, on ne les fait pas figurer au budget; au lieu de centimes additionnels, on nous demande nos enfants pour combler ces affreux déficits, et nous les donnons, peuple civilisé que nous sommes, avec plus d'insouciance que nous ne livrerions nos écus.

Faits Divers.

A la dernière réunion mensuelle de la société industrielle de Mulhouse, le président, M. Emile Dollfus, a fait part à l'assemblée que des renseignements officiels lui ont appris le peu de succès qu'avait eu auprès de l'administration supérieure la pétition de la société industrielle concernant le travail des jeunes ouvriers dans les manufactures. La mesure aurait été jugée inutile ou peu urgente par suite de prétendus arrangements auxquels auraient souscrit les fabricants d'Alsace en face des difficultés que présentait l'exécution de la loi provoquée. A cette occasion, le président a consulté l'assemblée pour savoir si elle avait connaissance d'une convention quelconque entre les chefs

gloire.

Les vices que le pouvoir a introduits dans l'institution du jury sont nettement signalés par F. Degeorge, que de longue main nous avons été habitués à voir attaquer de front tout abus.

Le National a fourni sa part de travail. Les rues de Londres, Du courage civil et patriotique, Des ballons et de la navigation aérienne, Qu'est-ce qu'un prince ? Carlos, Maroto et les légitimistes, sont de remarquables articles de MM. Latrade, H. Lucas, Richard, J. Bastide et M.

La Mission de la femme est une page qui inspirera les femmes de cœur, et ce n'est pas sans profit que les prolétaires liront les conseils d'un des leurs de Marseille.

Un homme avait combattu dans les rangs de nos pères le fusil à la main; il guida plus tard notre presse démocratique; soldat, écrivain, il était toujours fils de la liberté, et il taillait sa plume avec une épée; vous avez deviné que je parle de Carrel, mort pour nous, sous le feu d'un vulgaire intrigant, auquel la chambre des députés a refusé le titre de Français. Sa biographie manquait au peuple, Charles Ledru et Cormenin la lui ont faite, et ils ont peint le grand citoyen comme David l'a sculpté.

Le noble artiste auquel le Panthéon doit son fronton a écrit un article plein de science et de patriotisme, intitulé : Sculpture. L'histoire des peuples est dans l'histoire des arts, car la forme emporte le fond. A qui devons-nous Anacréon ? aux petits tyrans grecs. Sophocle et Praxitèle sont fils des républiques; Pétrone est l'ami de Néron. La sensualité d'un XVII^e siècle fera jouer la Mandragore devant un pape et peindre des courtisanes pour des madones. Ces magnifiques cathédrales qui font courber tous les fronts à qui sont-elles dues ? à la foi; elle inspire l'homme de Dieu, l'homme de la patrie. Ceux-là ont l'idée large, haute, profonde; ils sauront exécuter de grandes choses. Il est temps qu'on sorte des voies fausses de la fantaisie; il est temps qu'on sorte de l'ornière que le despotisme a creusée à l'art. Les caprices d'une folle imagination ou l'or d'un ministre ne doivent plus être vos dieux, artistes ! Rejetez ces

d'établissements de filature ou autres, relative aux heures de travail des jeunes ouvriers, et, sur une réponse négative, il a demandé s'il y aurait convenance ou non à renouveler la pétition. La commission déjà saisie de cette question a été invitée à s'en-tourer de nouvelles lumières et à proposer à la prochaine réunion les démarches qu'elle croirait utiles. Nous ne pouvons qu'approuver cette persistance des honorables manufacturiers de l'Alsace, et nous espérons qu'elle portera de bons résultats en empêchant qu'on ne mette de côté une des difficultés les plus sérieuses soulevées par l'organisation industrielle de l'époque.

(Courrier du Bas-Rhin.)

NOUVELLES TABLES DE MORTALITÉ. — Le professeur Casper, de Berlin, a essayé de réduire en chiffres l'influence de la richesse et de la pauvreté sur la durée moyenne de la vie. Il a pris pour terme de comparaison les deux extrémités de l'échelle sociale; d'un côté, mille personnes appartenant à des familles de princes et de ducs que lui a fournies l'almanach de Gotha, et de l'autre mille pauvres de la ville de Berlin, inscrits parmi ceux qui vivent d'aumônes, et dont les décès ont été constatés par des rapports officiels. Voici le résultat de ses recherches.

Sur mille individus riches et mille pauvres, existaient encore :

A l'âge de	Riches.	Pauvres.
5 ans	943	655
10	938	598
15	911	584
20	886	566
25	852	553
30	796	527
35	753	486
40	693	446
45	624	396
50	557	338
55	464	283
60	393	226
65	318	172
70	235	117
75	139	65
80	57	21
85	29	9
90	25	4
95	1	2
100	0	0

De ce tableau, qui n'est pas connu en France, le professeur Casper déduit la conséquence légitime que les chances de vie et de longévité sont deux fois plus considérables pour le riche que pour le pauvre, puisqu'à l'âge de 70 ans, par exemple, il reste de deux nombres primitifs égaux, deux fois plus de riches que de pauvres, qu'il en reste trois fois plus à 85 ans, et presque quatre fois davantage à 90.

L'âge moyen de mille princes et ducs s'est élevé à 50 ans, celui des pauvres à 32 ans. L'inégalité des conditions sociales est donc prouvée, même par la mort !

— Les abords du pont de Montreaux ont été hier 7 novembre le théâtre d'un sinistre épouvantable. Le coque d'Auxerre se trouvait encore à quelque distance du pont de Montreaux, lorsque le pilote crut devoir avertir le capitaine que la crue des eaux rendant la navigation assez dangereuse dans ce passage, il serait prudent de quitter le sillage dans lequel il marchait et de se faire haler par des chevaux.

Le capitaine ne tint pas compte de ce conseil. Mais à peine arrivait-il vers le pont, que le bateau fut jeté violemment par le travers sur une des piles qu'il brisa en même temps qu'il s'en-trouvrait.

Soixante-dix passagers se trouvaient dans la cabine; ils furent en un instant submergés par le vin contenu dans les barriques arrimées sur le pont et que la violence du choc avait défoncées en même temps que le bateau coulait. Huit seulement de ces malheureux furent sauvés par un courageux matelot. Cet homme intrépide, plongeant jusqu'à la fenêtre de la cabine, saisissait un à un les naufragés qu'il conduisait sur la rive. Huit fois il recommença ce périlleux voyage. Mais ses forces le trahirent et le reste des passagers périt victime de cet affreux accident.

Extérieur.

ANGLETERRE. — Une lettre de Newport du 5, publiée par le Morning Herald, contient les détails suivants :

« Au nombre des chartistes qui ont été tués, on n'a encore reconnu que les corps de deux d'entre eux; l'un est celui d'un nommé Williams, que l'on croit être un déserteur du 29^e régiment; et l'autre, celui d'un mineur nommé W. Griffiths, sur lequel on a trouvé une carte à son nom portant l'inscription suivante :

« Association des hommes de travail pour améliorer politiquement, socialement et moralement le sort des classes ouvrières. — L'homme qui refuse sa participation à un travail utile, diminue la somme du bien-être général et rejette son

immondes fétiches, et sacrifiez enfin à la patrie qui vous tend les bras. Reniez-vous votre mère ? Regardez ! autour de vous tout un peuple gravite, s'élevant sur le robuste pavois de l'indépendance; seuls resterez-vous esclaves ? Du cœur ! du cœur ! Fondez ces fers qui trop long-temps ont emmaillotté vos mains, et de la fournaise ardente faites-nous sortir belle et vierge une liberté devant laquelle on se mettra à genoux. Nous voulons adorer; taillez-nous dans le marbre tous ces généreux patriotes morts pour la liberté, depuis le serf qui se fait Jacques jusqu'au sergent qui se fait carbonaro; la veine est heureuse, taillez !

Nous n'oublierons pas la Loi de la mortalité chez les riches et chez les pauvres. Mille individus naissent dans chaque classe; on les suit dans leur vie, et les calculs démontrent que le riche a double chance de vie sur le pauvre. Ne vous récriez pas ! les chiffres sont impitoyables, et je vous renvoie au tableau du professeur Casper, de Berlin. Fatale loi de Dieu qui fait que la richesse a jusqu'à un privilège de vie ! Non, c'est la société dans ses infâmes rigueurs qui est comptable de ces assassinats, et si Dieu les tolère, c'est probablement pour ne pas prolonger plus long-temps les souffrances du pauvre.

Je me suis laissé entraîner à raconter le contenu de ce petit volume pour montrer quelles pensées il renfermait, combien de sujets de méditation il offrait au lecteur désireux d'approfondir, à quelles études il pouvait attacher; et maintenant doutera-t-on de son utilité ?

Quelques articles de science proprement dite et de science pratique, de philosophie, d'histoire, des maximes politiques et morales, des récits d'actions héroïques, complètent ce volume d'œuvres sérieuses, au milieu desquelles deux poètes ont jeté quelques vers, comme on voit les enfants de chœur à robe virginate semer des fleurs au milieu des gravités d'une procession.

Merci encore une fois à l'Almanach populaire qui nous apporte la bonne nouvelle pour 1840 ! ANTONIO VALLEAU.

» propre fardeau sur son voisin. — N° 657. — Paiements mensuels.

» John Frost, qui a été arrêté, est un homme d'une belle prestance, âgé d'environ cinquante-cinq ans, à cheveux gris et d'une contenance assurée; il était vêtu d'un paletot en drap bleu de qualité supérieure, et a paru devant les magistrats, avançant d'un pas ferme et avec une fierté calme. Son compagnon, Waters, est un individu de grande taille, maigre et ayant l'air de se mouvoir par des ressorts; il paraît être âgé d'environ trente ans et se présente avec fierté.

» M. Blewitt, magistrat, adresse aux deux accusés les paroles suivantes: « John Frost et Charles Waters, vous êtes amenés devant la cour sous l'accusation du crime de haute trahison; désirez-vous, l'un ou l'autre, être assistés d'un avocat? » Les accusés répondent négativement, et il est passé outre à l'audition des témoins. On remarque l'adresse avec laquelle M. Frost dis-

cute toutes les dépositions des témoins à charge qui prétendent avoir été entraînés par lui. Après que l'audition des témoins est terminée, on reconduit les accusés, et la séance est suspendue jusqu'à six heures.

» Une demi-heure après que les accusés eurent été reconduits, quelques individus à cheval sont arrivés à Newport, annonçant que les chartistes s'étaient rassemblés en grand nombre en dehors de la ville, et se préparaient à marcher pour venir délivrer Frost. Cette nouvelle alarmante, qui a circulé avec la rapidité de l'éclair d'un bout de la ville à l'autre, a produit la plus grande confusion et la frayeur la plus vive. Les militaires ont été convoqués; le 10^e hussards a fait des patrouilles dans les rues, et l'infanterie a pris position aux fenêtres de l'hôtel Westgate.

» Les boutiques et tous les établissements publics de la ville furent immédiatement fermés, et Newport a présenté en ce moment l'aspect d'une place en état de siège. Néanmoins, on a

eu devoir poursuivre l'interrogatoire des deux prisonniers Frost et Waters, et on les a amenés de nouveau devant les magistrats. Ils ont absolument refusé de rien dire pour leur défense, et ils ont été conduits dans la prison de Monmouth.

» A 7 heures du soir, les chartistes n'ayant pas encore reparu, la confiance commençait en quelque sorte à renaître. On parlait pourtant d'une nouvelle attaque contre la ville, mais je suis porté à croire que ces bruits n'ont pas le moindre fondement.

GYMNASE-LYONNAIS.

Mercr. 13 novembre. — 19^e représentation du NAUFRAGE DE LA MÉDUSE, drame historique. — Six heures.

Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITTIER.

Feuille d'Annonces.

ANNONCES JUDICIAIRES

(1337) Samedi prochain seize novembre mil huit cent trente-neuf, à dix heures du matin, sur la place de la Pyramide, à Vaise, faubourg de Lyon, il sera procédé à la vente aux enchères et au comptant d'un mobilier saisi, consistant en tables, chaises, commode, placard, secrétaire, console acajou, table à thé, jardinière, lits garnis, batterie de cuisine, etc.

ANNONCES DE MM. LES NOTAIRES.

ÉTUDE DE M^e COSTE, NOTAIRE A LYON, RUE NEUVE, N° 7.

Adjudication au 14 novembre 1859.

MAISON A VENDRE,

Rue Grôlée, n° 22, à Lyon.

La maison dont il s'agit est la partie septentrionale de celle portant le n° 22, rue Grôlée, à Lyon; elle contient caves voûtées, rez-de-chaussée et cinq étages au-dessus; elle est percée de deux fenêtres et demie à chaque étage sur le devant, de plusieurs ouvertures sur le derrière, et elle est desservie par une allée, un escalier et une cour, le tout commun avec la partie méridionale du même immeuble. Le revenu annuel de la maison dont il s'agit s'élève à 3,600 fr. nets.

La vente en sera faite à la bougie éteinte, en l'étude de M^e Victor Coste, notaire à Lyon, rue Neuve, n° 7, le jeudi 14 novembre 1859, à dix heures du matin.

S'adresser, pour les renseignements, audit M^e Coste, chargé de traiter de gré à gré avant le jour indiqué pour la vente. (1602)

ANNONCES DIVERSES.

(6926) A VENDRE,

EN TOTALITÉ OU EN PARTIE,

Pour cause de départ.

Beau et riche mobilier composé de meubles de salon et de chambres à coucher, le tout en acajou et en noyer; les secrétaires, commodes et consoles à dessus de marbre, glaces, lampes, cristaux, porcelaines, pendules, etc.

S'adresser rue de Bourbon, n° 34, au 2^e, chez M. Bréchet.

(6918) A VENDRE.—Bon fonds d'épicerie, agencé à neuf, dans un bon quartier de la ville. On donnera facilité à l'acquéreur.

S'adresser à MM. Coolen père et fils, rue Bonneveau, 16.

(6912) A LOUER ENSEMBLE OU SÉPARÉMENT,

A la Noël prochaine.

Comptoir, magasin, arrière-magasin, cave de 70 pieds de long, et appartements, place Saint-Laurent, n° 3, en face de l'église Saint-Paul.

(6758) LAIT D'ARABIE

Pour teindre les cheveux et la barbe en douze nuances. — Le seul dépôt à Lyon est chez M. Bonnardet, marchand-quincaillier, rue Saint-Dominique, n° 9, où l'on trouve également l'EAU PHÉNOMÉNALE pour teindre les cheveux seulement à la minute et en toutes nuances.

NOUVEAU SYSTÈME DE CHAUFFAGE.

Calorifère.—Cheminée.—Manomètre se réglant par lui-même.

AVANTAGES.

1^o Economie très-considérable du combustible.

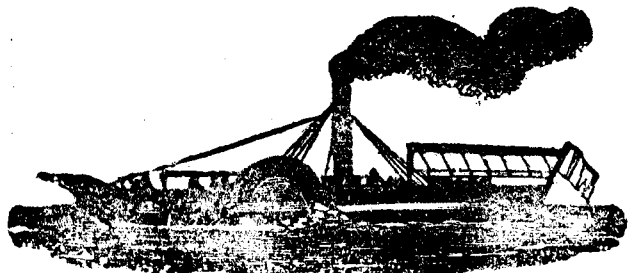
2^o Régularité et douceur de la température au degré désiré.

3^o Absence de fumée, de poussière ou de mauvaise odeur.

4^o Impossibilité d'incendie, etc.

On peut voir fonctionner un de ces calorifères.

Dépôt chez MM. Larat, Mille et Compe, quai Saint-Clair, n° 15. (8361)



BATEAUX A VAPEUR DE LYON A CHALON.

Les beaux bateaux LE CYGNE et L'AIGLE, connus par la supériorité de leur marche et leur bonne tenue,

PARTIRONT TOUTS LES JOURS, A SIX HEURES DU MATIN,

L'AIGLE les jours IMPAIRS,

Le CYGNE les jours PAIRS. (293)

BREVETS D'INV.^{on} & DE PERFECT.^{nt} TRÉSOR DE LA POITRINE PÂTE PECTORALE & SIROP PECTORAL au MOU de VEAU DE DÉGÉNÉTAIS PHARMACIEN rue St-Honoré 327

Pour la guérison des rhumes et de toutes les maladies de poitrine. — Dépôts, à Lyon, à la pharmacie des Célestins, chez VERNET, place des Terreaux, et dans toutes les villes de France. (2113)

(8368) Il a été perdu un chien d'arrêt épagneul de moyenne taille, poil blanc, une tache brune sur le flanc, la tête brune, le fouet très-long et très-fourmi.

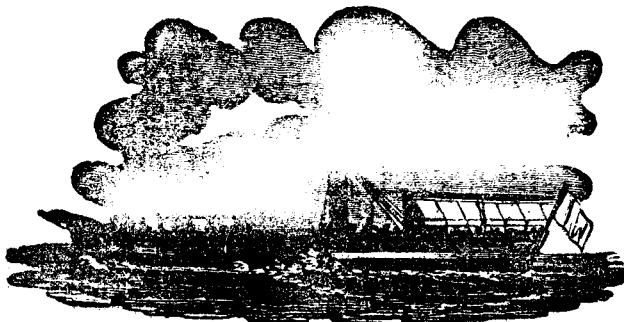
On est prié de le ramener chez M. Genton, avocat, rue du Plat, n° 15. On donnera une récompense.

Un ancien négociant retiré des affaires, voulant se créer, pour une partie de la journée, une occupation conforme à ses habitudes, désire être employé à la tenue des livres d'une maison de commerce ou d'une administration quelconque.

S'adresser au bureau du journal.

(291) COMPAGNIE GÉNÉRALE

DES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



A dater du dimanche 6 octobre,

LES DÉPARTS POUR

AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

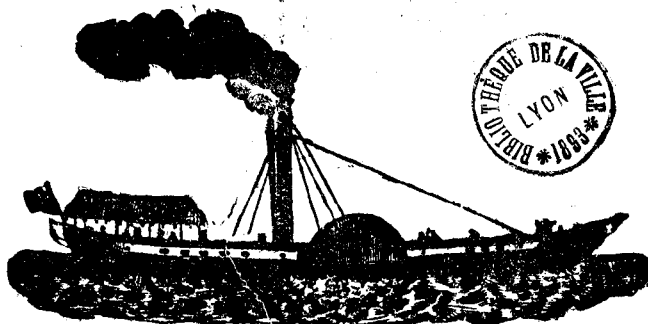
Ont lieu, tous les jours, à SIX HEURES du matin, du port de la Charité.

(6791) NOUVEAUX CUIRS A RASOIRS.



Ces nouveaux cuirs sont bien différents de ceux déjà connus; ils ont sur les anciens un triple avantage: augmentation d'effet, meilleure et plus belle confection, et baisse considérable dans les prix, de 20, 25 et 33 0/0, selon la grandeur. Cet avantage offert au public par le fabricant est tel qu'il ne laisse rien à désirer; la personne qui aura la barbe la plus forte et la peau la plus sensible se rasera comme par enchantement, ce qu'on garantit par le remboursement de l'argent.

Le seul dépôt est à Lyon, chez M. Paradis, marchand de couleurs fines, rue Sainte-Catherine, n° 10.



BATEAU A VAPEUR EN FER LE PAPIN

DU RHONE

PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS,

Jeudi 14 novembre, à six heures du matin.

POUR

AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

Ce bateau, dont les machines sont à basse pression, so recommandé par la supériorité de sa marche et l'élégance et la commodité de ses emménagements. (283)

LES BISCUITS

du docteur OLIVIER, seuls approuvés par l'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, sont employés dans les hospices de Paris, comme étant le remède le plus efficace pour DÉPURER LE SANG VICIÉ par des maladies contagieuses, et guérir des dartres et des scrofules, etc. — Dépôt chez Vernet, pharmacien, place des Terreaux, à Lyon. — SIROP CONCENTRÉ DE SALSEPAREILLE, VIN DE SALSEPAREILLE, etc. (2116)

PÂTE PECTORALE DE RÉGLISSE A LA GOMME,

DE GEORGÉ, PHARMACIEN.

Cette pâte, d'un goût très-agréable, est reconnue par tous les médecins pour la guérison des rhumes, catarrhes, asthmes, coqueluche, enrouement, etc.; la vogue immense dont elle jouit depuis plusieurs années est la preuve de son efficacité. — Elle se vend par boîtes de 60 c. et de 1 fr. 20 c., chez M. Macors, pharmacien, rue Saint-Jean, n° 30, à Lyon. (2120)

Jeunes Chiens.

Guérison de leurs maladies par un moyen prompt et infailible, à la pharmacie Courtois, place des Pénitents-de-la-Croix, près la Banque. (2107)

DRAGÉES DE CUBÉBINE

DE LABELONIE, sans odeur ni arrière-goût, pour le traitement des maladies secrètes, écoulements nouveaux et anciens, qu'elles guérissent en peu de jours. Elles sont ordonnées par les plus célèbres médecins. — Prix de la boîte: 3 fr. — Pharmaciens dépositaires: MM. Vernet, place des Terreaux, et à la pharmacie de la place des Célestins, à Lyon; Ayot, successeur de M. Voituret, à Villefranche; Michel, à Tarare; Béraud, à Bourg; Lacroix, à Mâcon; Langeron, à Chalon-sur-Saône; Chervette, à Roanne; Garnier-Martin et Chermeson, à Saint-Etienne; Rouvière, à Vienne; Bouteille, Grande-Rue, à Grenoble; Reboullet, à Valence; Vidal, à Romans, tous pharmaciens. (961-4032)

COURS DES VALEURS INDUSTRIELLES DU 9 NOVEMBRE.

NOMBRE des ACTIONS.	VALEUR NOMINALE.	INTÉRÊTS ou dividend. payables.	DÉSIGNATION DE L'ENTREPRISE OU SOCIÉTÉ.	DERNIER PRIX FAIT.	COURS DU JOUR.
1,500	1,000	Juin et Déc.	Ecl. au gaz, Ce Per.		2,000
1,000	700		Eclair. gaz, St-Etie.	1,060	
550	600		Eclair. au gaz Gren.	1,050	
500	750		Ecl. au gaz S.-et-L.	950	
400	700		Eclair. (Dijon)	650	
3,000	750		Eclair. au gaz, trois villes du Midi		
1,740	600		Eclair. gaz (Furin)	790	
Illimité.	1,000	Idem.	Ce gén. m. R.-de-G.	800	
Idem.	1,000	Idem.	Ce des mines del'Un.	700	
Idem.	1,000	Idem.	Soc. civ. m. de hou.		
1,500	800	Idem.	Min. Grang. et Cul.		
4,000			Ce des mines Thiol.	660	
1,000	1,000		Ce génér. des Tréf.		
320	5,000	Décembre.	Bat. à vap. de Lyon à Arles	6,500	
500	4,000	Jan. et Juil.	Soc. lyon. bat. à vap. Rhône supérieur		
800	500	Idem.	Gondoles à vap. sur Saône, marc.		
134	5,000		Ponts sur le Rhône		
4,500	1,000	par trimestr.	Pont de la Feuillée	2,265	
450	2,000	Idem.	Pont Seguin	1,700	
500	2,000	Idem.	Pont de l'île-Barbe	1,500	
220	2,000		Pont et gare de Vaise		
1,800	1,000		Canal de Givors	1,075	
6,000		Jan. et Juil.	Che. de fer, Lyon à St-Etienne	4,900	
2,200	5,000		Moulins à v. de Per.	5,000	
240	5,000	par an.	Fonder. (Loi. Ard.)		
800		Juin et Déc.	Tréfilerie et forges de Belmont (Isère)	1,200	1,940
800	1,000		Banque de Lyon		
2,000	1,000	Idem.	Caisse Ce de best.		
700	750	50m. et 30s.	Omnium	520	
Illimité.	500		Soc. river. d'assur.		
2,000	500		Rhône supérieur		

LYON.—IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE POULAILLERIE, 19.